

C

Chers collègues,

La Faculté qui vous confère aujourd'hui votre grade académique porte le nom, déjà ancien, de *Philosophie et Lettres*. Nous savons que le mot *Lettres* désigne en l'occurrence l'ensemble des productions humaines visant, d'une part à l'expression d'un message, à la communication – je vous laisse le choix – et, d'autre part, à la beauté, parfois et souvent même, visant aux deux.

Le texte, surtout écrit, étant l'outil dominant utilisé à ces fins, le mot *Lettres* désigne l'ensemble, mais nous savons qu'il recouvre, au-delà de lui-même, des choses aussi diverses qu'une partition musicale, un tableau, une sculpture, un film, une bande dessinée, un papyrus documentaire, etc.

Quant au mot *Philosophie*, que je me garderai bien de le définir devant une assemblée aussi peuplée de philosophes, il couvre, lui aussi un champ immense, où se rencontrent toutes les curiosités et les inquiétudes humaines, sauf celles dont se sont emparées de nombreuses sciences devenues autonomes, encore qu'il existe une philosophie des sciences et que la logique de l'épistémologie surveillent de près les possibles errances des scientifiques.

Bref, notre Faculté a pour chantier les préoccupations humaines les plus fondamentales et les œuvres humaines les plus diverses. On comprend que, récemment encore, à l'occasion d'une réforme de la loi sur la collation des grades académiques, l'ensemble de nos universités ait refusé de modifier le nom de leur Faculté de Philosophie et Lettres.

Qu'avez-vous encore d'autre en commun, dans vos cinq départements en apparence si divers ? D'abord d'avoir été tous sensibilisés aux questionnements de la philosophie (qui, dans notre pays, n'est enseignée, n'est révélée vraiment – et c'est regrettable – qu'à l'université) et d'avoir appris à appliquer aux œuvres dont s'occupe votre département deux démarches fondamentales : la critique historique et la philologie.

Encore des mots apparemment réducteurs hérités du passé (l'un d'eux est même abandonné dans nos lois), mais nous savons, nous, ce qu'ils recouvrent dans chaque département. S'occuper d'une œuvre, c'est toujours à la fois une enquête rigoureuse – une critique – et une interprétation – on disait naguère une herméneutique. Enquête rigoureuse sur sa datation, son authenticité, les conditions de sa production, la vérité de son contenu, que sais-je encore.

Interprétation de son sens, d'abord au ras du texte, du dessin, de la partition, puis, de plus en plus haut, jusqu'à sa portée la plus élevée et à sa beauté, tantôt inépuisable, tantôt à jamais indicible. Ceci implique une connaissance approfondie des langages, de tous les langages, à tous les niveaux, des œuvres considérées. Dans l'interprétation, à côté de la rigueur de la critique, il faut de la finesse, de la curiosité, de la culture, du goût, de la sensibilité. Bref, dans notre Faculté, il faut savoir lire, dans le sens le plus plein du terme.

Sans doute avez-vous accumulé beaucoup de connaissances ponctuelles à l'Université et peut-être vous étonnez-vous de me voir réduire l'ensemble de vos grands savoirs à ce que je viens de dire : critique historique et philologie appliquées aux œuvres humaines les plus variées, les plus expressives des préoccupations des hommes et les plus belles. Mais si vous y réfléchissez, c'est bien cela qui nous rassemble : c'est une démarche et une méthode communes.

Je redeviens concret, terre à terre : avez-vous avec cela un bon viatique, une besace ou un panier bien rempli pour la vie qui vous attend et qui, selon les apparences, sera plus une longue marche que la descente d'un long fleuve tranquille ?

Il me semble que oui, mais à certaines conditions.

Oui d'abord, parce que vous êtes formés pour fréquenter les chefs-d'œuvre des hommes, ceux qui relèvent de votre spécialité et les autres. Quel bonheur ! Et vous savez que le grand Épicure fait du bonheur le but de la vie. Mon collègue et ami Pierre Colman, qui m'a précédé il y a un an à cette tribune, a admirablement dit ce bonheur de vivre en compagnie des plus grands. C'est en effet une source de joie qui peut ne jamais se tarir, mais à la condition de continuer à avoir soif. C'est une première condition de celles que je vous annonçais. Elle a l'air naturelle. L'expérience montre malheureusement que certains perdent la soif, du moins celle-là. Je me souviens de tel collègue qui s'étonnait de me voir lire des œuvres grecques ou latines qui n'étaient pas « au programme ». Mais ceux-là ont-ils jamais eu soif ? Je ne vous souhaite en tout cas pas de connaître cet abandon.

Oui encore, parce que certains d'entre vous vont faire métier d'enseigner ce qu'ils aiment et ce qu'ils connaissent. C'est aussi, croyez-moi, un grand bonheur, mais ici encore, à une condition, la même : ne pas perdre son enthousiasme, sa curiosité pédagogique et son goût d'enseigner ; ne pas perdre surtout l'amour pour ses élèves. Cela arrive. Mieux vaut alors leur épargner cela et faire autre chose.

Oui enfin, parce que l'expérience montre que les qualités méthodologiques acquises en se frottant à nos disciplines (rigueur, finesse, capacité de « lectures ») sont éminemment transposables, en particulier dans une société où le secteur des services prend chaque jour plus de place. Les exemples foisonnent de diplômés de notre Faculté faisant profession avec succès dans les domaines les plus divers, depuis l'administration postale ou fiscale ou la gestion hospitalière, jusqu'à la diplomatie ou la politique, en passant par la direction d'une province, la vente d'automobiles ou la nébuleuse informatique.

En outre, les services sont tissés de relations humaines. Avoir lu en profondeur *Antoine et Cléopâtre*, *Phèdre*, avoir traduit Tacite, avoir bien regardé Goya, avoir tenté de suivre Thérèse d'Avila, bref, avoir vécu en compagnie intime des génies les plus pénétrants dans leur regard sur l'homme, c'est avoir fait vos humanités, c'est être devenu soi-même plus pénétrant. Le génie a plus à nous apprendre que la plupart des médiocres traités de psychologie, de sexologie, de relations humaines ou, pire encore, d'exploitation *up-to-date* des « ressources humaines » (quel langage !). Ici encore, une condition, toujours la même : continuer à apprendre, rester curieux et disponible.

Vous l'aurez compris, je vous engage à poursuivre, dès demain et à jamais, votre formation. Je vous engage aussi à faire vôtres l'ouverture, les espaces du monde. Votre champ d'action potentiel est aujourd'hui gigantesque si je le compare à ce qu'était le mien quand j'avais votre âge. Dois-je ajouter, à ce propos, quitte à passer pour un diseur de banalités, que le vaste monde parle d'autres langues que le français ?

Enfin, je vous engage à ne pas oublier votre Université, même si vos rapports avec elle, ou avec l'un ou l'autre de ses membres, ont parfois été orageux. Moi-même, je fus ravi, une fois gagné mon parchemin, de m'en aller ; j'étais critique et contestataire, je souffrais d'une overdose de philologie. Mais la vie m'a vite appris ce que je devais à mon *Alma mater* ; elle m'a appris aussi que l'honnêteté intellectuelle et la liberté y étaient plus cultivées et plus pratiquées que partout ailleurs. J'ai même forcé un peu les choses en matière d'attachement en revenant à l'Université pour ne plus la quitter. Je ne vous en demande pas tant, mais n'oubliez pas. Faites vôtre la devise nationale du Québec : « Je me souviens ».

Un proverbe africain, authentique pour une fois (je le tiens d'un ami gabonais), dit : « Tu ne dois pas repousser du pied la barque qui t'a fait traverser le fleuve ». Songez-y. L'Université a encore besoin de vous, comme vous avez eu besoin d'elle.

Merci et bonne route !